DE L'INFLUENCE

N° 53.

DES PASSIONS ET DU COURAGE

SUR L'HOMME EN SANTÉ ET EN MALADIE,

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 1er avril 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR TOUZEY,

Bachelier ès-lettres de l'académie de Paris; Membre de la Société d'instruction médicale de la même ville, et de la Société de médecine de l'Eure.

. . . . . .

Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois!
L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

BOILEAU, *satire sur l'homme.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Président.*
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE CLERMONT-TONNERRE,

Officier de la Légion-d'Honneur; Chevalier de l'Ordre royal de Saint-Louis; Pair de France; Maréchal-de-camp; Commandant de la première brigade de la première division de cavalerie de la Garde royale, etc.

Comme un hommage de ma profonde vénération et de ma gratitude pour la bienveillance dont il daigne m'honorer.

A

MONSIEUR GOULLIART,

Docteur en médecine; ancien Chirurgien-Major de marine; Chirurgien en chef de l'hospice et de la prison d'Evreux, etc.

Comme un faible témoignage de ma respectueuse amitié, et d'une reconnaissance inviolable pour ses bienfaits et l'intérêt qu'il me porte.

TOUZEY.

AVANT-PROPOS.

« La loi commande, et j'obéis à la loi. »

J. J. Rousseau.

Ce n'est point, en effet, le désir d'écrire qui me fait prendre la plume, et j'aurai soin de m'en défendre jusqu'à ce que, mûri par l'expérience, perfectionné par la pratique, je pense avoir rencontré quelque idée neuve profitable à l'humanité, et que ma profession me fasse un devoir d'émettre, laissant à de plus instruits que moi à y donner le développement nécessaire.

En attendant, je désire être docteur, et dois, pour y parvenir, aux termes des règlemens, présenter un essai quelconque de ma manière de penser et d'écrire.

Les sujets ne manquent pas; mais qui déterminera mon choix au milieu de la foule qui se présente? Irai-je, compilateur maladroit peut-être, et sans doute insipide, prendre une matière cent fois traitée, sur laquelle je ne pourrais avoir une idée qui m'appartînt, et où tout ce que je dirais aurait été répété vingt fois par des bouches plus savantes et plus éloquentes que la mienne?

Donnerai-je la préférence à telle ou telle maladie, dont je pourrai à peine ébaucher les principaux traits dans le cadre circonscrit d'une dissertation inaugurale? Je ne pourrais d'ailleurs fournir que des vues générales, que

la pratique, qui m'est encore presque totalement inconnue, et des observations sans nombre viendraient bientôt renverser ou tellement modifier, qu'elles seraient bientôt inapplicables par celui même qui les aurait tracées.

Si moi-même j'avais éprouvé quelque maladie grave qui, tout en attaquant mon corps, eût laissé à mon esprit le libre exercice de ses facultés, peut-être aurais-je pu, en présentant le tableau gradué de mes souffrances et de ma guérison, remplir le but qu'on me propose. Mais si, comme mes semblables, je n'ai pas toujours été exempt des maux réservés à notre espèce (1), le temps et le peu de connaissance que j'avais de mon état ne m'en ont laissé que de vagues souvenirs. Ce ne serait encore là d'ailleurs qu'une observation particulière que viendrait contre-balancer une observation plus ou moins différente, et qui, dans toute hypothèse, serait très-insuffisante pour caractériser la maladie dont il serait question.

Dans cette incertitude, quel parti prendre? quel sujet choisir ?

Je suis jeune, à une époque de la vie où toutes les

---

(1) A mon début dans les études médicales, j'ai contracté le typhus contagieux, qui a failli me coûter la vie; tels furent les premiers fruits d'un zèle qui avait pour but, tout en m'instruisant, de porter secours aux malheureuses victimes de la guerre de 1813, accumulées dans l'hospice et autres établissemens publics d'Evreux. Les médecins de cette ville, qui guidaient alors mes premiers pas, furent tous atteints de la même maladie, récompense ordinaire, hélas! et trop souvent unique, du dévouement philanthropique propre à cette classe de fonctionnaires.

sensations sont fortes, où l'âme, souvent en opposition avec les sens, a toujours des luttes à soutenir, des attaques à repousser; à un âge enfin où, en général, les différentes passions humaines se combattent entre elles, se disputent notre conquête, et cherchent à régner despotiquement sur nos esprits et sur nos cœurs.

D'un autre côté, pour écrire, il faut être pénétré de son sujet, il faut sentir ce que l'on veut exprimer.

S'il en est ainsi, puis-je mieux faire qu'en choisissant *les passions ?* Et si, comme l'a dit un auteur célèbre,

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,
« Et les mots, pour le dire, arrivent aisément, »

Ne dois-je pas espérer que, mieux inspiré sur ce sujet que sur tout autre, l'essai que je présente, s'il ne renferme pas, comme tout porte à le croire, les qualités et la perfection dont il est susceptible, aura le mérite d'être moins défectueux, et de contenir au moins l'expression de ma pensée?

Tels sont les motifs qui m'ont fait préférer le sujet dont il s'agit. Pour le traiter suivant son objet avec quelque ordre, je l'ai envisagé sous le rapport de l'influence qu'il exerce dans l'état de santé et de maladie; je considère ensuite le *courage* d'une manière spéciale; enfin, pour remplir le cadre que je me suis tracé, je termine par faire *l'esquisse du médecin consolateur.*

Mon embarras pour cette dernière partie a été moins grand que pour le reste; il m'a suffi de me rappeler les visites que j'ai souvent suivies sous les hommes tout à

la fois savans et sensibles dont je compte aujourd'hui plusieurs parmi mes juges. Ce souvenir eût fourni à l'appui de mon système plusieurs exemples incontestables, si je ne savais qu'au rare mérite de bien faire ils joignent celui, plus rare encore, de ne point vouloir entendre parler du bien qu'il ont fait.

Je laisse donc aux malheureux qu'ils ont sauvés le soin bien doux sans doute de bénir leurs bienfaits, et me borne, en ce qui me concerne, à offrir à ces savans généreux l'expression de ma reconnaissance pour le soin qu'ils ont bien voulu prendre de guider mes premiers pas dans la carrière, le fruit que j'ai tiré de leurs leçons, et les bons exemples que j'ai recueillis en suivant leurs travaux.

Ces sentimens ne sauraient être blâmés, ils sont le résultat d'une reconnaissance bien sentie; c'est chez moi une *passion* dont je me fais gloire, et que je conserverai toujours pour ceux qui surent me l'inspirer.

Nihil est quod malim, quàm me et gratum esse et videri. (Cic., *pro. Plan.*)

DE L'INFLUENCE

DES PASSIONS ET DU COURAGE

SUR L'HOMME EN SANTÉ ET EN MALADIE.

Le mécanisme des *passions*, leur influence sur l'économie, est véritablement la science de l'homme considéré, au moral et au physique, dans ses rapports avec lui-même et dans ses relations sociales. Mais il est douteux que l'on puisse complètement résoudre cette question, et la fameuse inscription du temple de Delphes, *connois-toi toi-même*, semble être encore un problème, dont le sage à qui on l'a due eût pu seul donner la solution. Faibles et vains mortels, sommes-nous donc destinés à ignorer éternellement la vérité, à mourir sur les bords du puits qui la recèle !

Nous n'examinerons point si tous les sentimens sont des transformations de la pensée, selon *Locke* et *Condillac;* s'il y a un principe intérieur qui réagit sur les sensations, d'après l'opinion de *Kant* et de ses sectateurs; si les passions agissent sur l'âme, et réciproquement; si cette âme est surajoutée à notre organisation; si c'est un élément du ciel, une intelligence servie par des organes,

comme le dit M. *de Bonald*, ou un Dieu exilé, selon la pensée de *Marc-Aurèle.* :

« Notre âme est au-delà de toute connaissance
« Elle, qui connaît tout, ignore son essence.
« L'esprit à l'esprit même est un profond secret;
« Il se sent, il se touche, et ne sait ce qu'il est. »

Contentons-nous donc de voir les choses en médecin et en physiologiste. Je suis corps, et je sens : cette proposition est claire et positive; elle approche au moins, pour la vérité, du fameux *cogito, ergo sum* de *Descartes.* Ce sentiment intérieur tient à une faculté qu'on nomme *sensibilité ;* tous les corps organisés sont mus par cette force; c'est à elle qu'on peut rapporter tous leurs phénomènes : demander sa nature, c'est demander la solution du problème dont nous avons parlé ; elle n'est pas plus connue que celle de l'attraction.

Les végétaux, placés aux rangs inférieurs de l'échelle des êtres organisés, n'ont que cette portion de sensibilité indispensable pour choisir dans les milieux environnans les matériaux qui servent à leur nutrition ; mais les animaux, et l'homme surtout, sont doués d'une sensibilité bien plus étendue : c'est en vertu de cette faculté qu'ils entretiennent des rapports multipliés avec ce qui les environne ; tous les agens intérieurs et extérieurs qui font impression sur cette sensibilité la modifient, l'altèrent, ou même la détruisent, s'ils cessent d'être dans les conditions nécessaires à la santé. Quoique diverse dans chaque organe, elle se rattache à des centres principaux ; elle forme enfin l'*unité sensitive* qui veille à la conservation de l'être en général : au moral, cette unité forme le *moi*, qui rapporte tout à l'individu. Ce mot n'est-il pas en effet tout le code de l'égoïste ?

Nous sommes avertis de l'action des corps extérieurs sur la sensibilité par deux modifications bien différentes, mais toutes deux également importantes ; l'une est le *plaisir*, et l'autre la *douleur.* Entre ces deux extrêmes, ces deux poles de la sensibilité, se

trouvent une foule de nuances qui s'en rapprochent plus ou moins. Tous les êtres sensibles, conduits par l'instinct secret que tout ce qui plaît est en rapport avec l'organisation, tandis que tout ce qui inspire de l'aversion tend à la détruire, recherchent le plaisir et fuient la douleur. Aussi voit-on, dans le premier cas, le système nerveux se dilater, s'épanouir, s'élancer, pour ainsi dire, par un mouvement excentrique, au-devant de la sensation, et ce même système, dans le second cas, se dérober en quelque sorte à la sensation.

Plaisir et *douleur* sont donc les deux seuls mobiles de l'homme. Nous sommes sous la garde de l'un et de l'autre; ils engendrent nos pensées, veillent à nos actions, produisent nos passions, excitent nos aversions, nos amitiés, nos tendresses, nos fureurs; allument nos désirs, suscitent nos craintes, nos espérances; nous dévoilent des vérités, nous plongent dans des erreurs; en un mot, ils composent la somme des biens et des maux qui nous est dévolue.

Cette première loi tient à une autre non moins remarquable, et qui ne se dément jamais : c'est que, si un organe est long-temps excité, provoqué, la sensibilité s'y accumule en même temps qu'elle diminue dans les autres parties de l'organisme. La connaissance de cette loi remonte à la plus haute antiquité; elle est fondamentale dans notre art, puisqu'un grand nombre de maladies et de puissans moyens thérapeutiques n'en sont qu'une conséquence.

Mais, si elle est immuable sous le rapport physique, elle ne l'est pas moins dans le sens moral : tout sentiment est susceptible de se concentrer, de s'exalter aux dépens des autres, toujours dans l'intention de se procurer la sensation du plaisir, c'est-à-dire le *bonheur*. Changez ce mot, qui n'est que le but : qu'est-ce que cette affection violente perpétuellement soutenue par le désir? c'est ce que nous appelons *passion;* expression très-philosophique, puisque l'individu passionné est toujours inquiet, toujours souffrant.

La sensibilité excitée n'arrive pas toujours à ce *summum*. On en

exprime les degrés par les mots de *préférence*, avec ou sans délibération; de *penchant*, d'*affection*, de *goût décidé*, de *passion*, enfin de *passion effrénée*. Élevée à ce point, qui peut douter de la concentration de toutes les facultés sur un seul objet? C'est le type de la passion, c'en est le signe pathognomonique. *La passion rend sourd et aveugle*, locution ordinaire dont la trivialité atteste la vérité. L'ambitieux voit-il autre chose que les honneurs et les conquêtes? Que lui importe si ses lauriers sont trempés de sang et de larmes? il domine, c'est là sa *passion*. Un amant met le monde entier immédiatement après sa maîtresse; la vie de l'avare est renfermée dans sa cassette; toutes les facultés d'un gastronome sont sous l'empire de son estomac.

Ne voit-on pas la même chose dans la passion de l'étude? Un ancien philosophe demandait à ses esclaves *s'il avait dîné*. Archimède n'apercevait pas le soldat de Marcellus prêt à l'immoler. Quelqu'un vint dire au savant Budé que le feu était dans sa maison : « *Allez le dire à ma femme, je ne me mêle pas des affaires du ménage.* » On parlait de grands événemens politiques à l'abbé Dangeau, grammairien outré : « *Que m'importe*, dit-il, *j'ai dans mon portefeuille deux mille verbes bien conjugués.* » Telle est l'inévitable puissance de nos goûts, de nos penchans; ils s'exagèrent, et absorbent les autres..... *Nous sommes tous d'Athènes en ce point.*

Viennent ensuite les cas particuliers, qui tiennent aux circonstances du climat, de l'éducation, de l'habitude. La constitution individuelle a également une influence remarquable sur les passions; car, *semblables aux fluides, elles prennent la forme du vase qui les contient.* C'est aussi dans ce sens qu'il faut comprendre le principe énoncé par M. *Azaïs*, que *le caractère d'un homme est l'expression même de sa sensibilité.* L'expérience prouve aussi combien l'âge, en modifiant notre sensibilité, change nos idées, nos goûts, nos sentimens.

A quelle époque de l'existence la sensibilité est-elle plus susceptible de s'exalter? C'est dans la jeunesse, dans la force de l'âge :

c'est par conséquent au printemps de la vie que la fougue des passions se manifeste, que leur volcan commence à s'allumer; c'est alors qu'on sent en soi les semences de vertus et de vices : la force et la santé qui circulent dans les veines disposent à toute espèce d'exagération; les années semblent s'écouler avec la lenteur des siècles; on sait, mais on ne sent pas qu'on doit mourir, et l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'objet que l'on désire. Il n'en est pas ainsi quand l'âge attiédit les passions, à l'exception d'une seule, l'avarice : on aperçoit alors dans le lointain le fantôme de la mort; les ombres du trépas donnent aux objets un aspect tout différent, l'univers change de forme à nos yeux, nous cessons d'y prendre un vif intérêt, et il ne s'y fait plus rien d'important pour nous. Il faut donc admettre que les passions sont dans le plus exact rapport avec les modifications de la sensibilité.

Aux deux lois qui régissent cette faculté nous en ajouterons une troisième : c'est l'inconstance et la variabilité dans son action et ses progrès. Ces vicissitudes d'accroissement et de diminution ne peuvent être soumises à aucun calcul.

Le pathologiste ne doit jamais perdre de vue cette vérité physiologique, s'il veut appécier avec justesse un grand nombre de phénomènes morbides. C'est à la même source qu'il faut attribuer cette étonnante versatilité dans nos sentimens, ces contradictions dans nos affections, ces abîmes du cœur humain, qui déconcertent l'homme observateur.

Cette loi de la mobilité nerveuse est surtout frappante chez les femmes; tout semble coopérer chez elles, en raison de leur exquise sensibilité, à rendre les affections de l'âme et les maladies des nerfs aussi vives que fréquentes.

D'après ce que nous venons d'exposer, nous pouvons donc entendre par *passion*, au physique, une exaltation de la sensibilité, une véritable anomalie nerveuse; et au moral, une force impulsive qui absorbe presque tous les autres sentimens.

Les passions naissent, ou plutôt s'accroissent par la crainte des besoins et le désir extrême de les satisfaire ; elles se modifient d'après les différens états de la sensibilité, et ne suivent aucune loi déterminée.

Ces principes posés, essayons maintenant d'en tirer, par la force de l'induction, des conséquences également importantes à la morale et à l'art de guérir.

Une des premières, et la plus incontestable, est l'impossibilité d'éteindre la soif de la félicité qui nous dévore sans cesse. Que serait le bonheur parfait? un plaisir continué : qu'est le plaisir lui-même? une agitation agréable, à la vérité, mais violente du système nerveux. Or, est-il dans notre organisation de soutenir longtemps ce haut degré de tension? Non, sans doute : s'il en était autrement, nous ne serions plus ce que nous sommes. Oui, si l'émotion pouvait être un état durable, si l'homme pouvait fournir à un sentiment toujours renouvelé, on aurait trouvé le secret du souverain bien, plus important cent fois que celui de la pierre philosophale. Mais il n'en est rien, et le bonheur habite encore le palais de l'espérance et des illusions. Toutefois on le poursuit sans cesse, parce qu'il faut éprouver des sensations : ce besoin est le premier de tous ; il est tel, que nous ne mesurons l'existence que par la force et la vivacité de nos sensations ; c'est-à-dire qu'il n'y a rien de bon dans la vie que ce qui la fait oublier.

Une seconde conséquence des principes que nous avons posés sur l'origine des passions, c'est que, dérivant de la sensibilité, bonnes ou mauvaises, elles font l'homme tel qu'il est : c'est une vérité de fait.

Que signifient donc les déclamations de ces froids moralistes, qui veulent qu'on étouffe les passions comme principe de corruption? Plusieurs n'ont-ils pas été jusqu'à mettre en question lequel est le plus avantageux à l'homme d'être sensible ou indifférent?

L'indifférence rend incapable de goûter les douceurs de la ten-

dresse et de l'amitié ; elle paralyse le cœur, et en ferme l'avenue à toutes les passions. La sensibilité, au contraire, fait éprouver vivement toutes les affections ; elle ouvre l'âme aux plus douces impressions, et nous fait partager les maux de nos semblables. L'homme insensible ne connaît point les plaisirs, et son cœur glacé est étranger aux plus douces affections ; sans sentiment comme sans désirs, il est presque un automate. L'homme, au contraire, dont l'âme est électrisée par le sentiment trouve sa félicité dans tout ce qui l'environne ; il s'intéresse au sort de ses semblables ; l'humanité est pour lui un lien sacré ; et quels délices ne trouve-t-il pas à partager avec l'infortune et l'amitié ses biens et ses plaisirs? L'homme sensible connaît donc la vie et en jouit délicieusement ; tandis que celui à qui a été refusé ce sentiment est né sous un astre sinistre. Ce dernier ne connaît point les pures jouissances de l'âme ; son cœur, *cuirassé d'un triple airain*, repousse loin de lui les plus douces impressions ; il ne sacrifie jamais ni aux plaisirs ni aux grâces, et sa vie n'est qu'un long sommeil.

Ainsi donc reprocher à l'homme qu'il a des passions ou des sentimens exaltés, c'est, comme on l'a dit, méconnaître que les vents conduisent nos vaisseaux aux extrémités de la terre, et ne remarquer que les tempêtes qu'ils excitent ; c'est renoncer aux avantages du feu par crainte des incendies. Détruire ces puissans agens chez l'homme, c'est briser le ressort d'une pendule. Les passions sont des élémens de vertus comme des semences de vices ; il ne s'agit que de bien gouverner dans la tempête (1).

---

(1) Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a, par bonté, donné les passions.
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste,
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
. . . . . .
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,

C'est la raison qui nous éclaire et nous guide sans doute; mais ce sont les passions qui nous font agir; elles seules échauffent l'âme, et lui donnent cette activité brûlante et rapide qui exécute et triomphe de tout; il n'y a même qu'une passion forte et généreuse qui puisse balancer des sentimens vils. Les mâles accens de la vertu, les nobles élans du génie, sont inconnus à l'être insensible et froid. Qui jamais a sacrifié à sa patrie sans être passionné pour elle? Léonidas défend avec trois cents guerriers le passage des Thermopyles; Curtius se jette dans un gouffre pour apaiser les dieux Mânes; Régulus résiste aux instances de sa famille, et se livre aux supplices qui l'attendent; Sully brave les calomnies de ses ennemis; D'Assas aux champs de Klosterkamp se précipite sur les baïonnettes ennemies. Qui fait agir tous ces héros? leur passion pour le bien public. Une froide et calculante raison eût-elle jamais produit ces effets?

Dans les sciences mêmes un sentiment exalté devient nécessaire. Qui soutient le savant dans les travaux de la méditation? Qu'est-ce qui lui fait braver les traits de l'envie, le fiel de la calomnie, les dégoûts, la misère, la mauvaise santé? c'est la passion de la gloire. De là naît cette vérité, que les gens passionnés sont toujours supérieurs aux autres, parce qu'ils sentent vivement et profondément. Un homme qui n'a jamais senti le feu de l'enthousiasme ne fera jamais rien de grand; n'attendez de lui ni crimes, ni vertus remarquables; *c'est un vaisseau surpris par un calme plat, et qui n'avance qu'à force de rames.* Quelle différence entre ce déclamateur qui

---

Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines :
De ce coursier fougueux, je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder nos champs, les abreuve en son cours.
Vents épurez les airs, et soufflez sans tempêtes.
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.

VOLTAIRE, *Discours sur la nature du plaisir.*

tourmente en vain son esprit, et cet orateur véhément qui étonne et subjugue par les foudres de son éloquence? L'un est froid, et l'autre est passionné.

Que les professeurs de rhétorique apprennent à sentir, ils pourront supprimer tous leurs autres préceptes. *Pectus est quod disertum facit;* c'est le cœur qui rend éloquent. Tout prouve donc que les passions tiennent à la nature de l'homme, et qu'elles sont le résultat de son organisation.

Mais de cette assertion découle une vérité qu'on ne peut s'empêcher d'admettre; c'est leur extrême influence sur la santé et les maladies. Il n'est plus possible maintenant de porter les moindres doutes sur les constans rapports du physique et du moral. Tous les efforts que nous faisons pour nous rapprocher du bonheur exagérant, concentrant les forces de la vie sur un seul point, rompent par cela même l'équilibre de notre frêle machine : *quod multum est, naturæ inimicum*, dit *Hippocrate;* tout ce qui est excès nuit. Rien de plus vrai, et cette loi est immuable.

Si la santé consiste dans une juste répartition des forces, et par conséquent dans l'harmonie des fonctions, tout ce qui dépassera certaines limites, tout ce qui sera exagéré, hors de mesure, sera infailliblement cause de maladie. Ainsi, que les passions soient bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, agréables ou pénibles; qu'elles nous élèvent, nous abaissent ou nous dégradent, dès l'instant qu'elles sont fortes et continues, elles cessent d'être en rapport avec notre organisation; et l'harmonie des fonctions ne tarde pas à être troublée. Remarquons même que, si une vive affection morale peut changer le cours d'une maladie chronique, le rendre plus régulier, ce n'est que par la secousse générale qu'elle imprime à l'économie; c'est un moyen perturbateur.

Quoique les passions aient différentes manières d'influer sur l'économie, on peut dire cependant qu'elles ont toutes un effet constant et général; c'est d'affaiblir le système nerveux, et par conséquent celui de l'organisation. Mais les unes débilitent directement

comme toutes les affections tristes, les autres indirectement par la violence de leurs mouvemens ; le *collapsus* survient tôt ou tard, même dans l'état de santé. Après les orages des grandes passions, tout s'épuise dans le cœur de l'homme et dans ses organes ; la vie languit, le sentiment est déjà mort. Voyez cet homme que l'amour a long-temps déchiré de ses traits ; cet autre desséché par le feu sombre et âpre de l'ambition ; voyez-les à une certaine époque, tous deux seront frappés de prostration morale. Que pourraient sur eux des émotions douces, des affections tendres et délicates ? Il leur faudrait, pour les tirer de cet accablement, des sensations à *l'eau-forte*, si l'on peut s'exprimer ainsi ; ils sont flétris, usés, et peut-être désabusés. Les grandes villes ne présentent que trop de ces individus qui se sont hâtés de vivre, et qui ne sentent plus parce qu'ils ont trop senti (1).

Rien de semblable ne s'observe chez ceux dont la sensibilité ne s'exalte que difficilement. La nature est juste dans la répartition de ses dons ; ceux qui jouissent de cet état impassible sont dénués d'esprit et de génie ; mais leur santé est inaltérable ; ils ne pensent, si l'on veut, que par emprunt ; mais leur vie coule uniformément, sans trouble et sans nuage : avantage que ne donnerait pas assurément toute la sagesse du Portique.

S'il est vrai que le secret de notre art soit dans la connaissance des lois de la nature, qu'on ne perde donc pas de vue une des plus fondamentales, que, la sensibilité étant diminuée, concentrée, élevée au-dessus de son ton naturel, au moral comme au physique, l'har-

---

1) « Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
« Traînant d'un corps usé les restes chancelans,
« Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
« Etaler à trente ans leur précoce vieillesse ;
« C'est la main du plaisir qui creusa leur tombeau ;
« Et, bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau. »

TH.

monie des fonctions ne peut durer ; l'économie tombe directement ou secondairement dans un état de débilité toujours proportionné au degré de l'aberration nerveuse. « La vive sensibilité, dit *Cabanis* « (Rapp. du phys. et du mor. t. 2), la mobilité du centre phré- « nique, sont constamment accompagnées d'une énervation plus « ou moins considérable des organes moteurs, et par conséquent « les idées et les affections morales doivent présenter tous les ca- « ractères résultans de ce dernier état. »

Cette manière de considérer les passions nous paraît d'autant plus juste, qu'elle sert à les classer et à examiner l'effet de chacune d'elles en particulier. Toutes affaiblissent, avons-nous dit, mais avec cette différence que les unes débilitent promptement et directement, les autres d'une manière indirecte ou éloignée. Ces dernières, étant modérées, stimulent l'économie ; elles ne nuisent que par leur excès et la continuité de leur action.

D'après cette donnée très-générale, on peut donc, à l'exemple de certains pathologistes, distinguer les passions en *débilitantes* et en *excitantes*. Les affections pénibles, comme la douleur, la tristesse, la crainte, l'effroi, la jalousie, l'inquiétude, sont rapidement destructives; tandis que la joie, l'espérance, la gaîté, pourvu qu'elles soient modérées, sont conservatrices de l'économie, dont elles activent les ressorts.

Cette division des passions, quelque exacte qu'elle paraisse, ne les renferme pas toutes. Il en est de complexes, notamment l'ambition et l'amour. La première produit sur l'économie animale plusieurs actions différentes, selon les diverses affections auxquelles elle se trouve réunie. L'âme de l'ambitieux, toujours fixée sur les événemens, flotte sans cesse entre la crainte et l'espérance, et fait éprouver au corps non-seulement les effets de la passion dominante, mais encore ceux des contentions fortes et soutenues. Lorsque l'ambition est excessive, et que le succès ne répond pas à son attente, les chagrins et l'envie amènent souvent un fatal désespoir, ou minent et consument lentement le corps.

On peut rapporter à l'ambition l'amour effréné des richesses et la passion du jeu. L'amour des richesses n'est pas une passion criminelle par elle-même, puisqu'elles sont les instrumens de nos besoins et de nos plaisirs ; mais il blesse l'ordre social, et il devient un crime lorsque, porté à l'excès, il fait employer des moyens illégitimes pour s'enrichir, ou lorsqu'il dégénère en avarice, espèce de monstre qui tourmente cruellement ses victimes, pour rendre malheureux tout ce qui l'environne.

La passion du jeu est préjudiciable à la santé, en donnant lieu à tous les maux qui dépendent de la vie sédentaire et de la contention d'esprit; souvent elle corrompt le cœur au point de faire commettre des injustices ou des crimes (1).

Dans l'amour violent n'éprouve-t-on pas rapidement les sentimens les plus tumultueux et les plus opposés, la crainte, la jalousie, l'inquiétude, la douleur amère, etc. ? Un amant qui ne voit dans le monde que l'objet qu'il aime est capable des plus grandes choses comme des plus grands crimes ; c'est presqu'un demi-dieu ou le dernier des hommes ; son cœur recèle les passions les plus contraires : c'est le Tartare ou l'Élysée. Marc-Antoine, épris des charmes de Cléopâtre, cède la victoire à Auguste, et les faveurs d'une femme ont plus de prix à ses yeux que le soin de sa gloire et la conquête de l'univers.

Toutefois nous pouvons encore considérer cette passion sous le même point de vue que les autres. En effet, l'amour est heureux ou malheureux : de là naissent tous les plaisirs ou toutes les douleurs, le calme ou la tempête, la santé ou d'affreuses maladies.

---

(1) Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

M. Deshoulieres.

Le médecin doit tout espérer du premier ; mais que n'a-t-il pas à redouter du second !

Dans l'amour heureux, l'énergie vitale est augmentée, tout annonce le bonheur qui le suit et l'accompagne ; le pouls est élevé, la figure animée ; il y a une sorte d'expansion dans toute l'économie ; les facultés de l'esprit même sont exaltées ; mais, à moins d'un mouvement trop subit ou d'une véhémence trop continue, ne craignez rien de cet état ; au contraire, dans les maladies de langueur, rien de plus propre à relever le ton de l'action vitale.

L'amour heureux embellit non-seulement la vie, et répand la sérénité sur son horizon, mais il entretient et multiplie l'existence : bien plus, tel est son pouvoir, qu'il opère souvent la guérison de beaucoup de maladies auxquelles l'art n'oppose que des moyens impuissans. La seule espérance de posséder l'objet de ses vœux a opéré quelquefois de semblables prodiges. J'en donne pour exemple l'histoire du fils d'Antiochus, épris de sa belle-mère Stratonice, et qu'Érasistrate guérit si habilement.

Mais que les choses se passent différemment dans l'amour malheureux ! Une tristesse habituelle est empreinte sur la figure ; le pouls est ordinairement faible et languissant, la respiration gênée, l'appétit nul ; le sommeil, toujours agité, ne répare plus les forces, et les affections nerveuses de tout genre ne peuvent manquer de survenir.

Il est maintenant aisé de préjuger l'influence que doivent avoir sur la santé et les maladies ces deux situations opposées de l'âme. Nous aurions pu citer de nombreux exemples pour preuve de ces assertions, mais leur évidence est telle, que ce soin nous a paru superflu.

Ce que nous avons dit de l'amour heureux peut s'appliquer à toutes les affections agréables ; elles excitent, elles soutiennent l'économie, et c'est ainsi qu'on peut entendre que *la gaîté fait vivre long-temps*.

Dans la joie, si bien définie par Cicéron, *un transport volup-*

tueux de l'âme, tous les mouvemens sont excentriques, la circulation est active, les sensations vives, les sécrétions augmentées; le visage, qui représente si bien les agitations morales, est calme, les traits divergent; ils s'éloignent du centre : on dit alors que la figure est *épanouie*.

Cependant, et en confirmation de nos principes, si le mouvement de joie est subit et violent, il peut soudainement rompre l'équilibre des fonctions, et occasionner la mort : de nombreux exemples l'attestent. Sophocle fait une tragédie pour prouver qu'il jouit de ses facultés intellectuelles. On le couronne, il meurt de joie. Chilon le Spartiate meurt suffoqué par ce sentiment en apprenant que ses fils sont vainqueurs aux jeux olympiques. La même chose arriva à une dame romaine en revoyant son fils qu'elle croyait tué à la bataille de Cannes.

On peut aussi mourir dans les éclats d'un rire qui devient alors convulsif; c'est ce qui arriva au peintre Zeuxis.

Quant au *courage*, principe éminemment excitant, ses effets sont si marqués, que nous avons cru devoir le considérer à part.

Les passions tristes ont des caractères bien opposés à ceux que nous venons d'examiner; et cependant, comme dans les affections précédentes, leurs effets sont toujours proportionnés à la durée et à l'intensité de leur action.

Dans la *colère* tout est subit et extrême; les forces sont doublées, les mouvemens du corps ne tendent alors qu'à un seul but, la vengeance : le visage rougit, les yeux étincellent, les muscles sont tendus, le cœur bat fortement, le sang circule avec impétuosité; on peut compter jusqu'à 140 pulsations par minute : aussi voit-on survenir de fréquentes hémorrhagies dans cet état violent. Quelquefois le visage pâlit, la voix s'affaiblit ou se perd, l'individu est tremblant, il est près de tomber en défaillance; il suffoque, jusqu'à ce que l'explosion ait rompu toutes les digues. On conçoit, d'après cela, quels effets la colère peut produire dans l'économie. Outre les hémorrhagies dont nous avons parlé, on a vu cette passion occa-

sionner des vomissemens considérables, l'apoplexie, l'épilepsie, des paralysies partielles, des convulsions, et même la mort subite. Un mouvement de colère peut changer brusquement le cours régulier d'une maladie; rien même n'est plus à craindre chez les sujets atteints de plaies graves, ou à la suite d'une opération chirurgicale.

La *terreur* et l'*effroi* nous présentent des résultats analogues à ceux de la colère; peut-être même sont ils plus violens : aussi voit-on la suppression des menstrues, des pertes de sang, les convulsions, et surtout l'épilepsie, survenir presque immédiatement. La pâleur, les serremens de cœur, les palpitations, l'oppression, sont la suite de cette concentration des forces vers l'intérieur; le sang reflue de la circonférence au centre de la circulation; on dirait que la nature réunit ses forces à l'approche de l'ennemi.

Il est pourtant remarquable que ces mouvemens violens sont quelquefois avantageux; mais, comme nous l'avons dit, ce n'est que dans les cas où une forte secousse peut être salutaire. Le grand Condé ne craignait point la goutte quand il était sur le point de livrer bataille. Dans l'incendie de l'Hôtel-Dieu, il y a peut-être un demi-siècle, deux paralytiques couchés dans le même lit, voyant un plancher près de les écraser, se levèrent tout à coup et prirent la fuite. On rapporte qu'on montrait à Bordeaux un lion monstrueux; tout à coup le bruit se répand que cet animal s'est échappé; un goutteux qui entendait la messe dans une chaise à porteur, se lève effrayé, et, courant avec légèreté, monte sur un autel, d'où il grimpe dans une niche. Quand l'alarme fut passée, on fut obligé de prendre une échelle pour retirer le nouveau saint du lieu où il semblait être exposé à la vénération des fidèles.

Il n'y a point de maladie que les affections morales ne puissent ou produire ou compliquer; mais aussi il en est qu'elles peuvent guérir dans certaines circonstances. Cependant on se flatterait presque toujours en vain d'obtenir une guérison, si la douleur persiste. Cette pénible sensation entre nécessairement dans la com-

position de toutes les affections tristes; mais les accidens qu'elle produit sont proportionnés à sa durée, à son acuité, au moral comme au physique. *Si gravis, brevis; si longus, levis.*

Dans la douleur morale, la seule qui doive nous occuper ici, les forces se concentrent vers l'épigastre; c'est là qu'elles établissent cette constriction précordiale, qu'on a nommée *serrement de cœur,* expression d'une singulière justesse, comme l'observe M. le professeur *Hallé :* en effet, tout annonce, même à l'extérieur, ce sentiment interne. La circulation se ralentit; le pouls est plus ou moins fréquent, mais toujours faible; l'appétit diminue, les digestions se troublent; le visage est pâle, soucieux, contracté; la respiration est languissante, entrecoupée par des soupirs; les forces sont abattues; les facultés de l'âme même perdent leur énergie; enfin, l'économie entière tombe dans le dépérissement. Il est rare qu'on puisse résister. Racine ne vécut pas long-temps après être tombé dans la disgrâce de Louis XIV. Si cette douleur, ce chagrin poignant, se prolongent, l'économie se détruit peu à peu; c'est une lime sourde qui ronge la vie. Aussi n'existe-t-il pas de complication plus fâcheuse que la tristesse habituelle.

D'autres passions plus complexes, mais toujours pénibles, ont des effets à peu près pareils. Quand la *haine* corrode le cœur humain, attendez chez celui qui l'éprouve une foule de maladies, causées tantôt par la colère, tantôt par la douleur profonde que produit une haine impuissante.

L'*envie* est une des passions les plus cruelles, et peut-être la plus nuisible; elle est certainement la plus basse, puisque personne n'ose l'avouer : triste mélange de haine, de chagrin, de colère; elle varie suivant le degré de chacune de ces affections, et peut successivement en présenter les caractères. Le vautour qui ronge l'envieux est la félicité d'autrui; ou, comme le dit énergiquement un de mes professeurs (lorsqu'une question me fut faite à ce sujet dans mon quatrième examen), *l'envieux maigrit de l'embonpoint des autres.* Déplorable condition ! Aussi le voit-on sombre et rê-

veur; il n'espère de jouissance que dans les malheurs; jamais le sourire n'approche de ses lèvres; on dirait que les serpens de son cœur préparent le venin que sa bouche distille. La pâleur, l'insomnie, l'amaigrissement, le dégoût, la fièvre lente, sont les résultats de cette fatale passion; ils en sont aussi le châtiment.

Comme l'envie, la *jalousie* se combine avec d'autres affections; l'inquiétude, la crainte, la colère, en sont les élémens. Cette passion, dont les effets sont si souvent terribles, et qui ont tant de rapports avec ceux de la précédente, est une des plus précoces.

« L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer,
« La femme l'est même avant que d'aimer. »

VOLT.

Tous les autres sentimens tristes, comme la *frayeur*, la *crainte*, ont des effets à peu près semblables entre eux; tous affaiblissent promptement et directement. Cette dernière surtout, apanage des gens pusillanimes, débilite singulièrement l'économie. Si la crainte n'est pas par elle-même une maladie, elle prédispose à un grand nombre, et les aggrave toutes.

Maintenant peut-il exister un contre-poids à toutes les affections pénibles dont nous avons parlé? Y a-t-il une puissance capable de lutter avec avantage contre tant de causes destructives? Oui, sans doute, il en est une : c'est le *courage*. Son effet est le même dans l'état de santé et dans celui de maladie; il soutient, il ranime l'énergie vitale; souvent même il exalte les facultés jusqu'au plus étonnant degré.

On le définit ce sentiment de nos propres forces, qui nous fait surmonter un danger qui ne peut être écarté, ou nous le fait voir de sang-froid, s'il est au-dessus de nos moyens de l'éviter.

Mais, pour apprécier avec justesse les effets du courage, tâchons d'abord de bien fixer nos idées à cet égard; une fois les vrais prin-

cipes reconnus, les applications en sont faciles à tous les cas donnés; c'est le moyen d'éviter la prolixité.

Notre volonté n'est jamais déterminée que par deux forces, la *passion* et la *raison*. Quelquefois elles sont d'accord, le plus souvent elles sont en guerre : de là deux espèces de courage bien tranchées, bien déterminées. On est courageux parce qu'un sentiment violent domine les facultés, ou parce qu'on n'écoute que l'impulsion d'une raison supérieure. Cette distinction nous paraît lumineuse et fondée sur l'expérience (1).

Ces deux espèces de courage parviennent au même but, à surmonter les obstacles, à triompher de toutes les difficultés. L'un a pour moteur une passion extrême ; l'autre, une volonté froide mais fortement prononcée. Si ces forces se trouvent montées au plus haut degré, l'individu peut exécuter les plus grandes actions, braver les dangers, les douleurs, les maladies, la mort, le ciel même.

Le *courage de la passion* est commun à presque tous les hommes; il leur fait affronter les dangers, parce qu'ils les ignorent, parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs désirs, leur dérobent, du moins en partie, les périls auxquels elles les exposent. Un homme, naturellement pusillanime, mais transporté d'amour, pourra faire les actions les plus intrépides : sa passion est le ressort puissant qui le fait agir. Un homme violemment agité par la colère, par la terreur, peut tout braver, mais la raison a cessé de tenir le gouvernail. Quand l'exaltation religieuse est poussée jusqu'à un certain point, il n'y a rien dont on ne soit capable. Les chrétiens martyrs n'ont-ils pas enduré avec

---

(1) Elle est cependant rejetée par M. *Nacquart*, art. *Courage*, du Dictionnaire des sciences médicales. Quant à *Pasta*, nous ignorons quelle marche il a suivie dans son ouvrage, *del Coraggio nelle malattie* ; nous n'encourrons donc pas le reproche de plagiat, et si cette dissertation n'est pas bonne, du moins nous sera-t-elle propre.

résignation les douleurs physiques les plus aiguës, les tortures les plus raffinées ? Les fanatiques soldats de Mahomet couraient à la mort avec une incroyable ardeur, parce qu'ils étaient animés de l'espoir de posséder le paradis qu'avait promis le prophète.

Personne n'ignore les puissans effets de l'amour-propre. Quel est l'individu qui pourrait être lâche quand la foule a les yeux sur lui ? « Mettez-moi, dit *Labruyère*, à la tête d'une armée dont je réponde « à toute l'Europe, je suis Achille ; placez-moi dans les derniers « rangs, je suis Thersite. »

Il en est de même de l'ambitieux, de celui qui est animé par la soif du pouvoir et des richesses, par la passion de la liberté, rien ne peut l'épouvanter.

Le *courage de la raison*, qu'on désigne encore sous le nom de *constance, magnanimité, patience héroïque*, ne presente pas des résultats moins extraordinaires. Ses effets sur l'économie se manifestent dans toutes les circonstances ; il n'y a que des êtres faibles et incapables qui puissent méconnaître tout ce que peut sur le physique une âme fortement trempée : la douleur la plus aiguë est subjuguée par ce sentiment exalté. Mucius-Scævola se brûle la main pour la punir de n'avoir pas immolé Porsenna, et s'écrie : *Et facere et pati fortia romanum est.* Qui ne connaît pas les fameuses paroles d'Aricie, *Pœte, non dolet.* Quelque temps avant l'assassinat de César, l'amour conjugal engage Porcia à s'ouvrir la cuisse, puis elle montre sa blessure à son mari, et lui dit : « Brutus, tu médites et tu me caches un grand dessein ; je ne « t'ai jusqu'à présent fait aucune question indiscrète : je savais « cependant que notre sexe, faible par lui-même, se fortifiait par « le commerce des hommes sages et vertueux, que j'étais fille de « Caton et femme de Brutus ; mais mon amour timide m'a fait « défier de ma faiblesse. Tu vois l'essai de mon courage, juge « si je suis digne de ton secret, maintenant que j'ai fait l'épreuve « de la douleur. »

La douleur physique, qu'on la suppose violente ou prolongée, n'a donc aucune prise quand le courage lutte contre elle. Mais on sait que, pour arriver à ce point de perfection, il faut se placer au-dessus de l'atmosphère des passions, que la raison seule gouverne.

Certes on ne dira pas que le vertueux Malsherbes, qui paya de sa tête l'honneur de défendre son roi, n'avait que le courage de la passion. Il en est de même de ce magistrat qui, menacé de la mort dans une sédition populaire, répondit avec calme : « Je ne « crains rien, il y a loin encore du poignard d'un assassin au « cœur d'un honnête homme. »

L'homme vraiment courageux est celui qui possède la sagesse telle que les stoïciens s'en figuraient le modèle : volonté ferme, libre, indépendante de tout événement. *Qu'on le mette aux fers,* dit Néron, en parlant de Latéranus. « Que dis-tu ? reprit celui-ci ; « est-ce moi que tu menaces de fers ? Je t'en défie ; ce sont mes « mains que tu y mettras, mais, pour ma volonté, elle sera libre, « et Jupiter même ne peut me l'ôter. »

Il est évident, d'après ce que nous venons de dire, que le courage de la raison, autrement dit la *constance,* la *vraie philosophie, animi fortitudo,* parvient au même but que le courage bouillant résultant d'une passion qui fermente. Mais combien il lui est supérieur sous d'autres rapports ! Comme il naît de la profondeur de la réflexion, il est toujours le même et constamment égal ; l'autre au contraire ne se soutient jamais à la même hauteur ; car le ton est trop élevé, la passion trop mobile par elle-même pour qu'il n'y ait pas d'alternatives.

Un soldat peut braver la mort par instans, emporté par une aveugle fureur ; mais c'est au chef sur qui repose le salut de l'armée qu'il appartient de posséder ce courage impassible que donnent la raison et la réflexion.

Le maréchal de Saxe, malade hydropique lors de la bataille de Fontenoy, se faisait porter dans les rangs, et commandait avec

le plus grand sang-froid. « Il serait plaisant, disait-il, que ce fût « une balle ou un boulet qui me fit la ponction. »

Mais si ce dernier genre de courage est supérieur à l'autre, il est aussi bien plus rare. Le courage passionné peut bien faire quelques efforts extraordinaires, mais il ne se soutient pas. Que faut-il en attendre quand il s'agit de supporter de longs malheurs, des douleurs sans terme, des maladies jugées incurables? Car, soyons vrais, il est plus difficile cent fois de supporter une longue et douloureuse maladie que de monter à l'assaut.

D'après les considérations auxquelles nous venons de nous livrer, nous pouvons assurer que le courage, tel que nous l'avons conçu, est un des plus puissans agens de l'économie pour conserver la santé et pour la rétablir. Si l'on ne trouve pas toujours cette hauteur de philosophie dont nous avons parlé, qu'on trouve au moins de la patience et de la résignation, qui, au fond, ne sont que du courage.

Sous le rapport de l'hygiène, le courage donne cette liberté de penser, cette satisfaction intérieure toujours constante, quels que soient d'ailleurs les événemens : or, qui peut nier que cet état de l'âme ne contribue à entretenir l'harmonie des fonctions?

Ainsi donc, de quelque manière qu'on le considère, le courage est un excitant qui a une influence directe sur le jeu de l'organisme; il agit puissamment sur l'économie en ranimant les forces, en rendant aux fonctions toute leur énergie, souvent en dissipant les fantômes et les chimères de l'imagination. Il fait plus, non-seulement il est par lui-même un remède très-efficace, mais il augmente encore l'activité des autres moyens thérapeutiques.

De deux malades atteints de la même affection, ou qui doivent subir la même opération, toutes les chances seront en faveur de celui qui repoussera par la pensée la prostration morale qui menace l'individu pusillanime. Sans parler des effets de la terreur, qui peut faire périr sur-le-champ, voyez ce qui se passe chez l'individu que la crainte agite sans cesse; tous les mouvemens se troublent, toutes

les fonctions s'altèrent ; elle empire donc généralement toutes les maladies, elle en dérange le cours ordinaire ; elle affaiblit tellement, qu'elle rend inefficaces les plans de traitement les mieux combinés. On peut dire qu'aussitôt qu'un malade est sans force morale, il est en danger par cela même : bien plus, si un homme naturellement courageux est frappé d'un pressentiment sinistre, *Hippocrate* nous avertit que c'est un signe fâcheux. Il est rare en effet que l'issue soit favorable. Ajoutez la crainte à la débilité d'un malade épuisé par des pertes ou par une fièvre dangereuse, vous consumerez rapidement le peu de force qui lui reste.

Les maladies purement chirurgicales ne sont point étrangères aux influences du courage et de la crainte. Nous nous abstenons de citer des exemples à cet égard, car personne ne doute de ces vérités. Est-il, en effet, un praticien qui ignore combien il importe d'inspirer aux blessés de la confiance, de la sécurité après une opération quelconque, ou dans un cas de plaie grave? La pharmacie ne fournit pas de meilleur baume.

Quelle que soit la maladie, il est reconnu que les inquiétudes et les craintes qu'on peut concevoir, avec ou sans fondement, sur ses suites, peuvent en troubler le cours, ajouter au danger, et en rendre l'issue funeste : au contraire, il y a quelquefois de l'espoir jusqu'au tombeau, si l'esprit est assez ferme pour ne pas céder aux souffrances du corps.

Un praticien ne portera pas le même jugement chez un sujet triste, inquiet, qui s'abandonne facilement, que le moindre contraste, la plus faible douleur, le plus petit accident bouleversent entièrement ; qui voudrait que la nature, comme le médecin, fût à ses ordres, et qui semble commander qu'on le guérisse d'un ton d'autorité. De pareils individus tombent plus tôt malades que d'autres, le sont plus long-temps et plus fortement ; eussent-ils toutes les ressources de l'opulence, il leur manque une âme vigoureuse.

Il est surtout une occasion où l'on voit tout ce que peut cette force intérieure dans les maux qui nous affligent : c'est dans les

contagions et les épidémies. Plus les soldats d'une armée ou les habitans d'une ville sont effrayés, plus la contagion y fait de rapides progrès. Pourquoi voit-on à des époques terribles, lorsque d'affreuses maladies détruisent une partie de la population, pourquoi voit-on des êtres faibles, des femmes, ces intéressantes sœurs de la charité, résister à l'influence des miasmes délétères? c'est qu'elles sont résignées et courageuses; c'est que, faisant le sacrifice de leur vie par des motifs surnaturels, leur esprit est calme, rien ne les détourne de leurs sublimes travaux; elles n'attendent rien de ce monde; les maladies et la mort ne peuvent les effrayer.

Mais c'est surtout aux médecins qu'il appartient de bien apprécier tous les avantages de la fermeté d'âme dans les contagions. Le courage est souvent pour eux une véritable égide à l'abri de laquelle ils peuvent braver les émanations pestilentielles. L'expérience atteste en effet que plus le médecin est calme et de sang-froid, plus la contagion semble le respecter; et s'il est enfin frappé de la maladie, le cours en est plus régulier, la terminaison rarement funeste. Pendant la peste de Marseille, les médecins les plus courageux en furent presque tous préservés. Ne sait-on pas aussi que, dans cette malheureuse circonstance, quatre voleurs, animés par la soif de l'or, et pleins de confiance dans un vinaigre aromatique qu'ils portaient, se chargèrent tranquillement de butin au milieu des morts et des mourans, sans éprouver les effets de cette désastreuse épidémie?

Diémerbroëk, lors de la peste de Nimègue, bravait la contagion: ne le pouvait-il pas impunément, puisqu'il avait en lui les deux plus puissans antiseptiques, le courage et la sobriété?

Mais pourquoi aller chercher des exemples si loin quand l'histoire contemporaine en fournit de si nombreux et de si beaux? Personne n'ignore que M. le baron *Des Genettes*, l'un de nos honorables professeurs, osa s'inoculer la peste en Égypte, et que cet acte d'une rare fermeté d'âme rassura toute l'armée. Pour cette fois du moins il y eut une contagion salutaire, car ce fut celle du courage.

Qui pourrait d'ailleurs rapporter toutes les preuves de courage qu'ont données, dans les dernières épidémies de typhus, tous les praticiens de la France, et notamment ceux des armées ? Nous ne pensons pas qu'il y ait rien de supérieur à celui de ces derniers; cependant on peut dire que la gloire et les récompenses qu'ils en retirent ne sont pas proportionnées à un pareil dévouement : les guerriers sont plus heureux. Il est beau sans doute de se consacrer à la défense de son pays; mais l'est-il moins de se vouer au soulagement des maux de l'humanité? L'homme qui s'expose au péril sur le champ de bataille, et celui qui le brave en respirant un air pestilentiel, n'ont-ils pas droit à la même admiration, aux mêmes honneurs, aux mêmes trophées ? La mort ne menace que par instans les jours du guerrier, mais elle plane presque constamment sur la tête de celui qui se consacre au soulagement des contagiés. De quelque manière qu'on expose sa vie, pour sa patrie ou pour le soulagement de ses défenseurs, le sacrifice est toujours noble : faut-il des milliers de témoins pour le rendre plus honorable ?

Appuyés sur le raisonnement et l'expérience, nous pensons donc avoir mis cette vérité hors de doute, que le courage, étant un excitant de l'économie, est une puissance sur laquelle le médecin doit compter; que sa présence est un signe favorable dans toutes les maladies aiguës ou chroniques, tandis que la crainte, la pusillanimité, sont du plus funeste augure.

Mais existe-t-il un tempérament plus propre qu'un autre à donner du courage? Notre réponse est négative. Quelques physiologistes ont cependant décrit la constitution qui doit sûrement inspirer un grand caractère, comme les épaules carrées, une large poitrine, un pouls plein, un estomac qui digère à merveille, etc. : mais il est facile de remarquer que le courage n'appartient exclusivement ni à tel tempérament, ni à tel âge, ni à tel sexe. Une grande âme peut exister dans le corps le plus délicat et le plus infirme; on a même prétendu que les petits hommes étaient plus courageux que les grands.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la force de caractère est un patrimoine commun à tous. La plupart des grands hommes ont été d'une constitution faible et délicate. La nature n'avait doué Alexandre que d'une petite stature et d'un corps assez débile; Cicéron était naturellement délicat, et cependant on connaît sa conduite courageuse dans la conjuration de Catilina. Les temps modernes nous fournissent aussi beaucoup d'exemples de ce genre. Fut-il jamais un être plus malheureux, sous le rapport du physique, que Scarron? Cependant il poussa son courage jusqu'à la gaîté; de manière que son âme semblait faire ses fonctions indépendamment du corps : elle resta constamment inébranlable sur les ruines de la machine qu'elle animait.

Ne pourrions-nous pas aussi trouver des exemples du plus grand courage chez les femmes? Elles n'ont reçu de la nature qu'un corps faible; mais quand leur âme s'exalte, qui peut les effrayer? Elles sont plus patientes, plus calmes, plus résignées que nous; elles savent mieux que nous supporter la douleur : un pli de rose semblait devoir les blesser, et, quand il le faut, elles souffrent ou attendent la mort avec une héroïque constance. Leur courage va même quelquefois jusqu'à triompher de la nature, quand il s'agit de dérober à la malignité publique leur honte ou leur faiblesse : témoin ces deux filles dont parle *William-Hunter*, et qui, pendant leur vie, avaient joui d'une réputation intacte. Après avoir caché à leur médecin, avec un silence opiniâtre, leur véritable situation, ces malheureuses victimes d'une dissimulation coupable moururent dans des tranchées affreuses, accompagnées de convulsions; et lorsqu'on vint pour ensevelir les corps, on trouva dans un des lits un enfant mort, et qui n'était pas encore à terme, étendu auprès de sa malheureuse mère : l'autre offrit le même spectacle, mais l'enfantement était resté imparfait.

Il n'y a donc pas de tempérament propre au courage. Un seul peut-être paraît devoir l'inspirer plutôt qu'un autre : c'est le tempé-

rament bilieux uni à une profonde et vive sensibilité ; mais très-peu d'individus naissent ainsi constitués.

N'oublions pas de faire remarquer que le vrai courage, celui qui est réfléchi, n'est souvent le fruit que d'une éducation mâle et soignée. Il n'y a guère de personnes vraiment fortes et magnanimes que celles que l'étude et la réflexion ont élevées au-dessus du vulgaire et des préjugés. On a vu dans la campagne de Moscou des individus faibles, mais d'une grande énergie morale, échapper au froid et à la mort ; tandis que d'autres plus robustes, mais dont les facultés morales n'avaient aucun développement, aucun empire sur le physique, n'ont pu y résister.

L'éducation, la profondeur des réflexions, l'exemple, une passion violente, voilà ce qui peut élever l'âme, lui donner cette force qu'aucun revers, aucune maladie ne peuvent abattre. Toutefois il serait téméraire de nier qu'une certaine disposition du corps n'ait aucune influence sur nos déterminations ; cela tient au mode de sensibilité individuelle. Tel exemple ou tel discours enflammera le courage d'un individu qui sera de nul effet sur un autre ; il y a, à cet égard, une multitude de nuances parmi les hommes. C'est au médecin à savoir les apprécier, si, connaissant toute l'influence du courage dans les maladies, il veut l'entretenir et le ranimer dans l'âme de celui qui souffre.

La douleur et la mort, voilà ce que redoutent les mortels. Le médecin doit s'attacher à calmer l'une, et à faire voir l'autre dans le plus grand éloignement possible : c'est la plus belle et la plus noble portion de ses devoirs. Toute fugitive que soit notre existence, nous n'en voyons le terme qu'à regret : peu d'hommes savent mourir, même le marin et le soldat, qui tant de fois ont bravé le trépas ; tous ont besoin qu'on les soutienne ; il faut les entourer d'illusions dans un moment où un voile léger les sépare seul des vérités éternelles.

Qui pourra donc aider le malade à supporter la douleur, ou à repousser les tristes idées qui affligent celui que le cercueil va

bientôt envelopper de ses ombres? ce sont les douces paroles d'un sage médecin.

« *Sunt verba et voces quibus hunc lenire dolorem*
« *Possis et magnam morbi deponere partem.* »

Hor., *Epist.*, lib. I, *ad Mœcenat.*

Mais, pour pratiquer la médecine morale avec succès, il faut avoir reçu de la nature quelques heureux dons en partage; il faut savoir saisir l'à-propos des convenances, et surtout avoir un cœur sensible. Il n'y a que le langage du cœur qui sache se faire entendre, et l'on ne calmera jamais de vives affections de l'âme qu'en tâchant de se mettre à l'unisson de la douleur du malade. La médecine dont nous parlons est tout-à-fait éloignée de la routine; car ce qui réussit aujourd'hui pour un malade échouera demain pour un autre placé dans les mêmes circonstances. Elle varie comme l'âge, le sexe, les individus, les événemens, et n'a d'autres bornes que celles que lui assigne le génie du médecin qui l'exerce. Aussi quelle connaissance du cœur humain, quelle sagacité, quelle pénétration n'exige-t-elle pas de celui qui veut employer ce puissant moyen! Mais, nous osons le dire, il est peu de médecins qui s'en fassent une véritable idée; ils ignorent l'art précieux de soutenir le courage de leur malade; et si la mort est sur le point de frapper la victime, ils abandonnent l'infortuné, *semblables à ces juges impitoyables, qui s'éloignent d'un air sombre et lugubre lorsqu'ils ont lancé leur fatal arrêt.*

Une chose bien importante pour atteindre le but, est de bien étudier la constitution du malade, sa manière de sentir, et surtout de saisir le rapport qu'elles peuvent avoir avec sa situation actuelle. Il n'existe point ici de formule banale : tout dépend des circonstances et de la sagesse du médecin : là c'est un père accablé de soucis par le sort à venir de sa famille; ici c'est un ambitieux rongé par de nouveaux désirs ou frappé d'une disgrâce; un avare qui voudrait emporter ses richesses au-delà du tombeau; une

tendre mère sur le point de quitter à jamais ses enfans en bas âge ; un fils près d'expirer loin du toit paternel ; c'est un négociant probe ruiné par des événemens malheureux ; il a confié aux mers et aux vents les faibles restes de sa fortune, et il respire à peine d'inquiétude ; c'est une fille infortunée, dont le cœur a pris des engagemens qu'elle ne peut réaliser ; enfin c'est le sage lui-même aigri par la méchanceté et l'injustice des hommes.

Quelle variété de consolations ne faut-il pas apporter dans ces diverses circonstances de la vie !

Sans doute on est médecin quand on sait guérir les maladies du corps ; mais celui-là seul est véritablement enfant d'Esculape, qui sait en même temps dissiper celles qui affligent l'âme : c'est là le cachet de la science, le vrai type de l'art de guérir.

Quiconque veut arriver à ce haut degré de perfection doit apprendre à gagner toute la confiance de celui qui réclame ses secours, à s'identifier en quelque sorte avec l'âme du malade, s'il veut donner, au besoin, les impulsions qu'il juge nécessaires. Qu'il possède cet air de candeur, de franchise et de bonne foi qui gagne les cœurs. La manière même d'aborder le malade pour la première fois n'est pas indifférente ; que ce soit toujours d'un air simple, naturel et ouvert ; que les questions soient toujours faites avec une sorte d'intérêt.

Quand le malade est inquiet, on doit promettre du soulagement, sans donner par trop d'espérance ; rien n'est si cruel que de la voir trompée. Puisque l'art a des bornes, tâchons au moins d'essuyer quelques larmes, d'apaiser quelques douleurs. *Divinum opus sedare dolorem.* Hip.

Si le malade est très-sensible et se décourage facilement, il est d'un médecin prudent de se mettre sur ses gardes ; il ne doit pas oublier que l'homme qui souffre le fixe constamment, et juge du danger où il est par le maintien et l'expression de la physionomie de celui à qui il s'est confié. Un mot, un geste, un regard, peuvent jeter la désolation dans une âme faible, interrompre le cours

régulier d'une maladie, et amener les résultats les plus fâcheux. Les paroles d'un médecin sont d'or ou de plomb, dans ces circonstances : qu'il en distingue donc bien le poids et la valeur ; que, sachant se maîtriser, s'il a des inquiétudes, il les renferme au fond de son âme ; elles aggraveraient sûrement celles du malade.

Lorsqu'il s'agit d'une opération chirurgicale, qui pourrait méconnaître toute la puissance des consolations? Que ce serait étrangement se tromper que de menacer un malade pour le décider à une opération, ou de faire indiscrètement sous ses yeux l'étalage des instrumens! Le ton de voix de l'opérateur, ses paroles, sa douce physionomie, sont le premier baume à ses blessures. Quand l'opération est terminée, on doit toujours en montrer les résultats avantageux : le succès dépend souvent de cet art bien ou mal entendu. *Sait-on*, comme dit Vicq-d'Azyr, *tout ce que peuvent sur nos organes les douces affections de l'âme, les battemens d'un cœur satisfait?*

C'est donc un précepte rigoureux pour nous de savoir encourager les malades. On y parvient si on a l'art d'éveiller et d'entretenir l'espérance dans le cœur de l'homme souffrant; elle ne nous délaisse que rarement, et elle est toujours prête à renaître. Quand tout nous abandonne, souvent elle nous tient lieu de tout; au moment d'expirer, un malheureux ne s'en détache qu'à peine ; sur le bord du tombeau, elle le berce encore de ses douces chimères ; du moins il espère qu'il vivra dans le sein de ses amis.

Est-il un moyen thérapeutique dont les effets soient comparables à ceux de l'espérance, qui fasse mieux supporter les angoisses, les douleurs, les incertitudes d'une longue maladie?

Il ne faut pourtant pas s'y tromper, ce n'est point un art vulgaire que de savoir reporter l'espoir au fond d'une âme brisée par le malheur. Un des plus importans préceptes à cet égard, est de ne point prodiguer les consolations à contre-temps; rien n'irrite davantage un cœur ulcéré par des revers ou par une maladie que de chercher à le consoler dès l'abord ; il se révolte, repousse le consolateur et ses vaines paroles. Une douleur très-aiguë doit s'user par elle-même

dans les premiers instans : la solitude et le silence calment plus certains esprits ardens et sensibles que tout autre moyen. Que pourraient des consolations ordinaires sur des âmes profondément émues, et qui à chaque instant semblent faire de nouvelles découvertes dans leurs maux? Le vulgaire les traite de malades imaginaires ; mais le médecin doué d'une sage et profonde raison, n'en juge pas de même, et découvre le trait qui les a blessés.

Ainsi donc, une des premières règles pour appliquer le baume des consolations, est de saisir le moment opportun ; il convient ensuite de faire usage de toutes les ressources que la raison, l'étude, la religion, la philosophie peuvent offrir ; se dirigeant toujours d'après le tempérament, l'éducation, la position de l'individu, et la gravité du mal dont il est affecté. Un moyen, souvent efficace, est de faire envisager les maux qu'on éprouve comme légers en comparaison de ceux qui pourraient survenir, puisque chaque maladie a un cours déterminé, plus ou moins long, qu'il faut rendre plus régulier par le calme et la résignation. D'autres fois on peut faire sentir que telle est l'impérieuse loi du destin, que tout mortel doit souffrir, que ses inquiétudes et son désespoir aggraveraient ses maux. Insister encore sur cette vérité, qu'un esprit ferme surmonte toute espèce de douleur, et qu'il triomphe tôt ou tard des souffrances du corps.

Mais, quand la mort est instante, que sa faux est levée, c'est alors qu'on doit redoubler de soins. Le médecin qui connaît toute la vigueur d'âme d'un malade ne lui cache pas toujours que sa dernière heure approche : l'un et l'autre sont pénétrés de cette haute maxime de philosophie, que, *si le Dieu qui nous créa eût fait la vie plus heureuse, il l'eût faite plus longue.*

Cependant il est d'autres sujets chez lesquels on doit reculer autant que possible le terme fatal, au moins par l'imagination. La mort les enveloppe déjà, qu'il faut leur persuader que la nature a des ressources jusqu'à la fin. Eh ! n'en est-ce pas une en effet que de conserver l'espérance jusqu'au dernier soupir ?

Mais que nous sert ici de tracer des préceptes généraux, tandis que les cas particuliers sont si nombreux? C'est au médecin à puiser ses motifs de consolation dans les circonstances, le caractère, la constitution du malade, etc.

En résumé, saisir en quelque sorte l'âme dans son agitation pour lui donner un frein, ou pour lui imprimer des mouvemens salutaires; chercher par quelle combinaison d'affections douces et consolantes on peut affaiblir les peines, les chagrins, les ennuis; calculer la force réactive des sentimens sur les sensations, et des sensations sur les sentimens intérieurs; étudier le langage qu'il faut parler à l'âme affectée, la circonvenir, la rassurer dans ses troubles, la rappeler de ses écarts, substituer l'espoir à la crainte; produire l'activité, sans inspirer l'inquiétude, éteindre les souvenirs pénibles, vieillir le malheur, distraire la sensibilité; faire planer le courage au-dessus des événemens dont nous ne sommes pas les maîtres : tel est le plan de thérapeutique morale que doit se proposer celui qui, selon la pensée du vieillard de Cos, fait entrer la philosophie dans la médecine.

Mais, dira-t-on, que de soins, que d'inquiétudes pour l'homme de l'art! quels efforts continuels de raison et de vertu n'exige-t-on pas de lui! Où sera sa récompense? Pensez-vous que le public saura reconnaître tant de travaux, apprécier un but aussi élevé? Non, sans doute : quiconque se consacre à être le bienfaiteur des hommes ne doit rien attendre d'eux, il serait trop cruellement trompé.

Au reste, nous ne parlons ici que des devoirs d'un vrai médecin. M. le professeur *Chaussier* le définit, d'après ce qu'a dit Cicéron de l'orateur, *vir probus medendi peritus;* mais le mot *probus* ne désigne-t-il pas l'ensemble de toutes les vertus?

Quoique jeune encore, nous avons essayé de nous tracer le tableau de cet homme supérieur. Nous nous sommes dit : le vrai médecin est celui qui jouit de l'estime publique par un savoir

profond, une longue expérience et une vie sans reproche; c'est celui aux yeux duquel tous les malheureux sont égaux, comme tous les hommes le sont devant la Divinité; qui accourt avec empressement à leur voix, sans acception de personne, leur inspire cette confiance, qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté les causes, les progrès, les moyens de les calmer; celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et peut du moins se féliciter dans les revers d'avoir suspendu des douleurs et donné des consolations.

D'ailleurs, croit-on que le médecin soit sans récompense? Non; elle ne peut lui échapper; il la trouve en lui-même; car le ciel a permis que, sans la reconnaissance, il eût le droit d'être heureux. Qu'il se persuade donc que la fatigue, les dégoûts, les dangers de sa profession ont leur compensation, du moins pour le médecin qui a l'âme élevée. Est-il en effet un bonheur comparable à celui que procure la certitude de s'être conservé un ami, d'avoir rendu un fils à sa tendre mère, un père à sa famille éplorée, et un citoyen vertueux à sa patrie? La carrière d'un tel médecin peut être laborieuse, pénible, obscure, mais jamais malheureuse. Quand lui-même doit payer le tribut à la nature, il est heureux et calme par le souvenir du bien qu'il a fait aux hommes. . . . *rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour!*

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Oportet medicum non modò providere quæcumque oportet facere, sed et ægrotantem, et eos qui præstò sunt, et extraneos. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

In omnibus morbis, partes quæ sunt ad umbilicum, et imum ventrem, crassitudinem habere melius est; valdè autem tenues et eliquatas esse, pravum. Periculosum verò illud est etiam ad infernas purgationes. *Sect.* 2, *aph.* 35.

III.

Qui sana habent corpora, pharmacis purgati citò exsolvuntur, ut et qui pravo utuntur cibo. *Ibid.*, *aph.* 36.

IV.

Qui benè valent corpore, purgatu sunt difficiles. *Ibid*, *aph.* 37.

V.

Paulò deterior et potus et cibus, jucundior autem, eligendus potiùs quàm meliores quidem, sed ingratiores. *Ibid.*, *aph.* 38.

VI.

Senes ut plurimùm quidem juvenibus minùs ægrotant; quicumque verò ipsis morbi fiunt diuturni, plerumque commoriuntur. *Ibid.*, *aph.* 39.

VII.

Raucedines et gravedines in valdè senibus non coquuntur. *Ibid.*, *aph.* 40.

VIII.

Quod ad anni tempora, si quidem hyems sicca et aquilonia fuerit, ver autem pluviosum et australe, æstate necesse est febres acutas oriri, et ophthalmias, et dysenterias, maximè autem mulieribus, et viris naturâ humidis. *Sect.* 3, *aph.* 11.